



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- G. DEHERME. . . . *Littérature.*  
MAURICE VERNES . *La Bible dans l'Éducation moderne (Réponse  
à M. Éloi Pépin).*  
PAR TOUS. . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*  
G. DEHERME. . . . *Les Livres qui font penser.*



Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, rue des Saints-Pères, 61

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

Collections de la nouvelle série (années 1908, 1909)  
3 francs par année

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation*. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'**Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.  
Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

**Directeur : A. GALLOIS**

#### RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## LITTÉRATURITE

---

« Toujours incapables de rien construire, les littérateurs ne purent réellement participer qu'à la démolition, qui, seule permet leur usurpation passagère de l'ascendant spirituel. »

AUGUSTE COMTE.

Quand, après quelques méfaits maladroits, Jean Hiroux comparaitra devant ses juges, il ne dira plus : « C'était pour ma mère », mais : « Je suis un artiste ». Et il sera acquitté avec des félicitations.

Notre snobisme ira jusque-là. Nous verrons ça. Un auteur dramatique trop connu ne vient-il pas de revendiquer, pour le littérateur, pour l'artiste, le droit au crime ? Et non par farce ou paradoxe, notons-le ; mais sérieusement, en pontifiant du haut de ses scandaleux succès de théâtre. Sa lettre parut dans *le Temps*, en bonne place. La pornographie se fait pédante.

Cet « artiste », qui prétend nous en imposer avec son érudition en prenant Persée pour Andromède, nous cite comme exemple Benvenuto Cellini.

En effet, Taine rapporte que cet orfèvre-boucher,



au cours d'une existence agitée, blessa et tua son élève Luigi, la courtisane Pentiselea, son ennemi Pompeo, des aubergistes (pour leur faire accepter ses cadeaux, probablement), des seigneurs (pour les instruire de son esthétique, sans doute), des brigands, en France, en Italie, partout. A ceux qui accusaient ce sacrifiant, un pape répondit : « Apprenez que des hommes uniques dans leur art comme Cellini ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison. » Mais il arrivait aussi que des princes moins dilettantes le mettaient dans un *in pace*, et le turbulent Benvenuto n'en sortait pas sans quelques difficultés, — ni sans dommages. Et l'on était en un temps où les manières étaient rudes. Et, au surplus, nos « artistes » du boulevard ne sont pas des Rabelais, des Ronsard, des Michel-Ange, des Shakespeare, voire des Cellini...

Reconnaissons-le, d'ailleurs. Si l'opinion publique dissociée, hébétée par la presse, laisse tout dire et ne répond plus qu'à l'appel de l'argent, si la censure morale n'est plus que du chantage d'industrie, de parti ou de grande finance, — vraiment, on peut laisser tout faire. Veillot avait bien dit : « Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales. Avec cela, on change l'opinion de tout un peuple qu'on pourrit, on gâte un siècle. »

Notre théâtre surtout en témoigne. C'est, après l'école laïque, la véritable université populaire suivant le goût du plus grand nombre. On y enseigne, on y prêche tous les stupres, on y étale, en les justifiant, en les apothéosant, toutes les turpitudes. Et le théâtre prend un développement exagéré. Il devient une affaire d'État. Trois ou quatre grands journaux

quotidiens sont consacrés aux choses de coulisses, et les autres en sont pleins. Des « tournées » ne permettent point aux provinces les plus éloignées, aux petites villes les plus calmes, d'ignorer les dernières obscénités produites sur nos scènes, subventionnées ou non. Cet apostolat de l'abrutissement est exercé avec d'autant plus de zèle qu'il est lucratif et glorieux. « Le goût du théâtre, a écrit L. Veillot, l'un des grands traits de la décadence romaine, se développe dans la même proportion qu'il s'avilit... Un peuple de démocrates est un peuple d'histriens. L'histriennerie monte aux honneurs, le patriciat descend à l'histriennerie. »

∴

X Je connais un auteur dramatique, et d'une vieille camaraderie. Notre adolescence étant plus riche d'enthousiasme et de naïveté que de pécune, nous nous étions associés, il y a un quart de siècle, pour acheter à frais communs *Lutèce* de Léo Trézenik, *le Symboliste* de M. Gustave Kahn, *la Décadence* de M. René Ghil, *le Scapin* de M. Alfred Valette, *la Vogue*, etc. Peu après, notre voie bifurqua. Mais nous nous rencontrons toujours avec plaisir, — pour parler de lui et de sa littérature.

L'autre jour, c'était à Toulon. Il sortait d'une fumerie d'opium et il me parut être encore dans cette sorte d'exaltation cérébrale que procure la « drogue » brune.

— « Non, me dit-il, ce n'est pas pour ma prochaine pièce que je suis venu étudier ici le monde des opiomanes et les bas-fonds de Toulon qu'aimait à fréquenter Jean Lorrain... *L'Inouï* est terminé. Trois actes, mon vieux... et corsés. Le père la Pudeur en

qu'il emploie à réparer des dentelles, et, avec l'enthousiaste assentiment des parents gentiment proxénètes, il en fait sa maîtresse. C'est très joli. Un joyeux dîner de famille célèbre la conclusion de ce marché mémorable. La mère vante encore sa fille. Le père est attendri. On partage cette émotion avec l'auteur. On souhaite que le vice soit récompensé.

Malheureusement, un jeune et joli garçon sollicite la petite Papacoda, et elle se donne à lui gratuitement, — non sans remords d'ailleurs. Le remords se produit comme il peut. Le vieux amateur de petites filles apprend qu'il est trompé. La jalousie napolitaine est terrible... Mais, quand lui apparaît « la double beauté » du couple qui semble « la réalisation de tout ce que voulaient l'ombre transparente et la magnifique douceur de la nuit », il se borne à admirer et à pleurer d'admiration et de regrets.

Et ce dénouement est extra-napolitain. Mais il est si bien amené, à la manière de... M. Paul Reboux, qu'on ne saurait s'en fâcher.

Un livre délicat et amusant, — quoique immoral.

G. DEHERME.

*Nous avons reçu :*

**L'Eunuque**, par LOUIS ROYA (Tissier, libraire, Joigny). Drame en deux actes, plein de bonnes intentions, contre le malthusisme.

**Notre ancienne Picardie**, par A. BOUR, 3 francs (Figuère, éd., 7, rue Corneille). — Intéressante contribution au folklore régional : traditions, légendes, traits et curiosités. « D'après une vieille croyance populaire, les monts de Caubert, près d'Abbeville, auraient été promis à la jeune femme qui passerait un an et un jour en ménage sans verser une larme. Or, jusqu'à présent, ils n'ont pas encore été donnés »

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*



aura une attaque .. Mais je ne sais encore où les faire jouer... A la Comédie-Française, il pleut des oranges et des petits bancs. J'ai bien songé à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, mais il y a trop d'art dans mon œuvre pour ce public populaire. Quant au vieux Bordenave, il devient rococo. Il ne tient plus que de la luxure pour petites bourgeoises provinciales. Quoiqu'il n'y ait que deux viols en scène, dont l'un compliqué d'inceste d'ailleurs, mais d'une haute portée philosophique et sociale, ce drame d'âmes effrénées et extatiques conviendra surtout à une scène élégante et littéraire... La mise en scène sera des plus simples, mais d'un goût subtil et d'une profonde signification psychologique. T'ai-je dit qu'il s'agit de proclamer le devoir de l'inceste homosexuel et jusqu'au meurtre ? C'est d'une sincérité de vie truculente, — inouïe. D'où le titre. Le théâtre doit être une tribune pour le penseur. Ainsi donc, le décor du premier acte représentera une chambre à coucher de jeune fille moderne, avec un lit très large, sept ou huit chaises, un divan. Au mur, des portraits d'hommes ; sur la cheminée *le Baiser*, de Rodin. Au deuxième acte, on verra, de la même jeune fille évoluée, la salle de bains pour *five o'clock* mixte avec sa baignoire lumineuse en verre. Au dernier acte, ce sera la chambre à coucher d'une demi-mondaine magnifiquement nietzschéenne et saphiste. Le lit sera plus large encore, bien entendu, et il y aura douze chaises et deux divans. Au mur, des portraits de femmes ; sur la cheminée, l'admirable *Ève*, de Rodin. Un jeu de lumière permettra de changer l'aspect de l'ameublement et des tentures, qui apparaîtront blanc et or pour la réception successive ou simultanée des messieurs, commanditaires libéraux, et rose et violet

pour les dames du monde. Une trouvaille, n'est-ce pas ? Et symbolisant ce contraste émouvant : la réalité nécessaire noblement subie et l'élan frénétique vers l'idéal immarcessible... Enfin, mon cher, aux trois unités dramatiques d'Aristote, je substitue celle du déshabillage... Oui, j'ai réussi ce tour de force, auquel ont tâché en vain la plupart de mes confrères : tous mes personnages, sauf deux domestiques, sont déshabillés ou restent couchés. Et l'on n'en verra pas moins que cela se passe de nos jours... »

Mon vieux camarade prit ma stupeur pour de l'admiration — ou de l'envie, et il me quitta enchanté de nous deux, de lui surtout. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il prise fort l'esprit avec lequel j'ai accoutumé de l'écouter.

Avec plus ou moins d'extravagances dans le cynisme, voilà bien notre théâtre à succès d'aujourd'hui, — et à très peu près toute notre littérature de commerce. Un critique éclairé des idées, des actes et des sentiments de ce temps, M. E. Tavernier, a écrit : « L'école de l'indépendance, de la futilité et du cynisme a, depuis cent années, multiplié ses conquêtes, bien entendu en s'appauvrissant de la beauté véritable, puisque l'art propagé par de tels moyens se réduit à décrire la lutte des sexes, le déshabillage, l'étreinte, le transport, la nausée. L'humanité s'étudie, croit se reconnaître et saisir le symbole de son destin dans ces tableaux d'où la conscience est bannie, où l'intelligence n'est plus qu'un instrument au service des passions.



*Prima tuæ menti veniat fiducia, cunctas  
Posse capi ; capies : tu modo tende plagas.*

« Persuadez-vous d'abord qu'il n'est pas de femmes qu'on ne puisse vaincre ; et puis tendez vos filets. » La vieille tactique du plaisir a mille professeurs qui l'ont perfectionnée. En douze chapitres, ils montrent comment on réduit une vertu. D'autres apprennent aux femmes les manœuvres par lesquelles les hommes sont bien vite affolés. D'ailleurs, des dames romancières, adroites et intrépides à la concurrence, distribuent volontiers l'un et l'autre enseignement. »

Déjà, sans remonter à Ovide, Proudhon, en 1848, signalait que la littérature était descendue « aux choses triviales et ignobles », qu'elle « se roule dans l'ignoble, l'impur et le faux ». Il ajoutait : « Elle cherche de nouvelles ressources dans les détails de ménage, dans la cuisine, le boudoir, la prison, l'orgie, le bague, le mauvais lieu. Ce que quelques-uns déplorent comme l'abaissement et la corruption de la littérature n'est que la preuve de fait de sa nullité. »

Que dirait-il maintenant devant cette marée d'ordures putrides, ce submergement d'insanités grotesques, ce débordement de stupidités effarantes, — surtout devant l'hypocrisie, plus répugnante encore, qui nous présente ces ignominies comme de la raison, de la sincérité, de la liberté, de l'amour ?... La vie ! c'est la vie ! clament tous ces faiseurs. Allons donc ! La vie croissante, c'est d'abord la lutte contre la mort, et donc contre le parasitisme épuisant. « Permettez-moi de croire, disait Brunetière, qu'il y a quelque chose d'aussi important ou de plus important au

monde que de broyer des couleurs ou de cadencer des phrases !... Il y a bien des choses dont nous nous passerions plus malaisément que de vous ! et vous-mêmes de quoi vivriez-vous si le travail incessant ne vous assurait votre pain quotidien ? »

..

S'il est médiocre, l'art est un parasitisme. Et des plus pernicieux. Surtout la littérature. « Je ne dissimulerai pas, disait Mme de Staël, que les romans, même les plus purs, font du mal : ils nous ont trop appris ce qu'il y a de plus secret dans les sentiments. »

Dans le désordre, l'art ne peut être que médiocre. Le génie même d'un Victor Hugo ne lui fait pas dépasser cette limite. Le grand magicien de mots ne se vantait-il pas d'avoir « réhabilité... le forçat et la prostituée » ?

Pour qu'il ne soit pas corrupteur, il faut que l'art soit exalté par une grande ferveur religieuse. Il faut que le sentiment général concoure, qu'il y ait communion sociale. C'est ainsi que l'art s'élève aux plus hautes cimes. Socialement, il ne peut être que sublime.

Mais plus il est bas, plus il a d'officiants. Ce parasitisme est vraiment trop facile et avantageux. Aussi, avons-nous 10.000 littérateurs, pour ne compter que ceux-là. La plupart de nos collégiens, sans autre ressort qu'une vanité exacerbée, sans autre idéal que la paresse et la jouissance, s'intronisent « artistes ». C'est à la mesure du plus cancre.

Depuis 1800, la librairie française a publié plus de 100.000 romans et recueils de vers. Écrire, cela n'exige ni capitaux, ni connaissances, — ni vertus.

Nul n'ignore que tel plumitif, qui passe ses après-midi à la brasserie et ses soirées avec les filles, se fait 100.000 francs par an. Et voilà à quoi rêvent les Jeune-France ! « Pascal avait bien raison d'appeler la parole une puissance trompeuse, a dit Sainte-Beuve ; comment croire qu'on n'a pas affaire au plus capable, quand on a affaire au mieux disant ! » Cela vaut pour l'écrivain comme pour l'orateur.

Les belles-lettres, on les aime autant qu'eux, et pour elles-mêmes ; mais à leur vraie place et sans affectation ridicule. On les aimera mieux encore, avec plus d'intelligence, quand personne n'en trafiquera. Social dans sa source, le talent doit être social dans sa destination.

Parce qu'il est créateur, l'ordre est la suprême beauté. Et c'est lui qu'il faut servir d'abord, — qu'on soit grammairien ou menuisier.

Ne soyons plus dupes de toute cette parade vulgaire et bruyante.

« Sous peine d'ignorance et de grossièreté, a dit Proudhon, tout le monde sait écrire, tout le monde est littérateur. Aussi, en y regardant de près, trouve-t-on que les notabilités littéraires n'ont d'admiration que parmi les illettrés ou les imbéciles. Eux-mêmes n'ont garde de se prendre au sérieux... Mais n'est-il pas temps que nous ne soyons plus dupes de ces mimes ? Est-ce que le métier de *gent de lettres* n'est pas de tous celui qui exige le moins d'apprentissage ? Et, pour quiconque en a essayé, n'est-il pas vrai que dans cet exercice le développement intellectuel est en raison inverse de l'habileté phrasière ? Mettez-vous bien cela là, travailleurs : il faut cent fois plus d'intelligence pour construire une machine à vapeur que pour écrire cent chapitres de *Basalmo* ; et tel pa-



tron du Rhône qui ne sait pas lire dépense plus d'esprit en faisant une course qu'il n'y en a dans toutes les *Orientales*.

« La littérature n'est que l'art d'agencer des mots et des périodes. Par elle-même, elle ne possède ni idée ni puissance; c'est un instrument incapable, à lui seul, de produire quoi que ce soit. Je ne connais à la littérature, comme à l'art oratoire, qu'un genre de mérite : c'est de donner de l'effronterie dans une assemblée. »

Auguste Comte l'a dit mieux encore, sans exagération de polémiste, avec autant d'énergie et plus de profondeur : « L'instinct populaire sentira bientôt que l'exercice continu des talents d'expression, écrite ou orale, loin de constituer une garantie réelle d'aptitude à la conception, tend, au contraire, à nous rendre incapables de toute appréciation nette et décisive. Reposant sur une instruction dépourvue de tous véritables principes, il suppose ou entraîne presque toujours l'absence totale de convictions fixes. Habiles à formuler les pensées d'autrui, la plupart des esprits ainsi cultivés deviennent finalement incapables de discerner le vrai du faux, envers les moindres sujets, même quand leur propre intérêt l'exige. Le peuple doit donc renoncer aujourd'hui à l'aveugle vénération qui l'entraîne trop souvent à leur confier ses destinées sociales. Ce sentiment hiérarchique est sans doute indispensable à l'ordre; mais il a besoin d'être mieux dirigé. »

Voilà des répondants de marque, j'imagine. C'étaient des écrivains, des penseurs, et ils étaient sensibles à la vraie beauté. Cela ne les préservera pas d'être traités de « philistins » et de « béotiens », et mon infime moi avec. En leur compagnie, je me con-

splèrai d'être excommunié par les « artistes » du Boul'Miche et autres lieux. Et il en est de toutes sortes. Les barbiers ne laissent point d'être aussi des « artistes », — et capillaires. Les amateurs de billards sont non moins « artistes », — et d'académie au surplus.

Tous ces artistes, il va sans dire, sont « géniaux immensément », à tout le moins, ma chère ! « talentueux exquisément ». Mais pourquoi faut-il qu'ils soient, en outre, sans superlatif, des sots ou des pourceaux ?...

G. DEHERME.

---

## La Bible dans l'Éducation moderne

(Réponse à M. Éloi Pépin (1))

---

Je n'ai pas pu lire sans un sourire amusé les pages pittoresques que M. Éloi Pépin a bien voulu me consacrer. J'avais soulevé une assez grosse question, mais pourquoi compliquer à plaisir un si délicat problème ? Sans revenir sur les points qu'a justement relevés M. G. Deherme, je suis dans l'obligation de remettre les choses dans leur véritable lumière en apprenant à mon honorable contradicteur que je ne suis en aucune façon ce qu'il a imaginé. Faute de se renseigner sur mon compte, il a pris, selon le dicton vulgaire, des vessies pour des lanternes.

### I

Un groupe où figurent des universitaires, des lettrés

(1) Voir la *Coopération des Idées*, 16 février et 16 mars 1911.

et des pasteurs appartenant au protestantisme libéral, *l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale*, a organisé au cours de l'hiver 1909-10 une série de conférences sur le sujet suivant : *L'éducation de l'enfant; les conflits de la religion, de la morale et de la science dans l'éducation contemporaine*; M. le pasteur J.-E. Roberty a été invité à traiter de *la Bible dans l'éducation moderne*, c'est-à-dire à faire valoir les raisons que les nations protestantes estiment propres à confirmer la présence de la Bible dans les programmes d'enseignement. Il s'acquitta de cette tâche avec l'élégante précision qui lui est habituelle et, dans une péroraison très éloquente, revendiqua pour les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament une place d'honneur dans la formation de l'enfance. « Pourquoi, disait-il, les pères et les mères, en dehors de toute influence d'Église, de toute pensée confessionnelle, ne consacraient-ils pas quelques heures de leur temps à l'étude intelligente de la Bible pour le plus grand bien de leurs enfants? — A moins que l'expérience du passé et du présent nous trompe et que les preuves de l'influence éducative de la Bible puissent être contestées, l'énergie spirituelle, le courage civique et la liberté intellectuelle de nos jeunes enfants et des jeunes filles de France seront ainsi agrandis; et les causes morales, sociales et politiques, qui nous sont à tous les plus chères, y gagneront de plus solides victoires. »

J'avais été invité à prendre la parole à la suite du conférencier pour représenter, comme exégète biblique et historien d'Israël, la branche d'études que je professe depuis vingt-cinq ans, en dehors de toute attache confessionnelle, à l'École pratique des Hautes-



Études de la Sorbonne. Mes conclusions, tirées d'un examen prolongé des livres de l'Ancien Testament, s'accorderaient-elles avec les vœux formulés par l'éducateur protestant ou m'amèneraient-elles à me prononcer dans un sens contraire à l'opinion nettement recommandée par le pasteur Roberty ? Là était, j'ose le dire, l'intérêt d'une séance, où la tradition protestante était assurée, par la désignation d'un champion d'élite, de faire excellente figure.

On voit déjà dans quelle confusion s'est empêtré M. Pépin quand il voit en moi le représentant de la tradition protestante, quand il parle de mon « enthousiasme pieux », quand il s'écrie : « Quelle foi, Monsieur Vernes, est la vôtre ! » Et, là-dessus, il entreprend délicieusement de m'apprendre par  $a + b$  l'exégèse biblique en proposant aux lecteurs ébahis de *la Coopération des Idées* la plus incohérente salade ; la *Bible enfin expliquée par les aumôniers de S. M. le roi de Prusse* de Voltaire n'est rien à côté des imaginations joyeuses de M. Pépin, nous racontant que les Juifs ont ravi aux Égyptiens des livres précieux dont ils tirèrent d'avantageuses copies, que le *Deutéronome* fut un emprunt à Ninive, que le *Lévitique* et les *Nombres* sont des « fuites » des archives sacerdotales et administratives de l'Égypte et de la Mésopotamie, que les livres philosophiques de la Bible proviennent des temples d'Ammon ouverts par les Grecs, etc... Pour un peu j'engagerais M. Pépin à fréquenter, afin de préciser ses idées sur la critique biblique, à défaut du modeste enseignement que je donne à la Sorbonne et dont l'existence lui est restée inconnue jusqu'à ce jour, celui que distribue le Collège de France dans la chaire de langue et littérature hébraïques. Mais on m'avise que l'assemblée des pro-

fesseurs de ce docte corps, jugeant nos contemporains suffisamment informés des questions concernant Israël, sa religion, sa langue et sa littérature, a biffé délibérément la chaire d'hébreu du programme où elle figurait depuis François I<sup>er</sup> (1).

## II

Dans l'allocution dont *la Coopération des Idées* a reproduit les principaux passages, je m'étais proposé d'établir deux propositions distinctes, appelées à exercer l'une sur l'autre une mutuelle répercussion :

1<sup>o</sup> La Bible, débarrassée de ses éléments particularistes, de ce qu'on pourrait appeler ses contingences (traces de grossièreté primitive, nationalisme, exclusivisme religieux, dogmatisme théocratique), contient-elle un ensemble de leçons propres à élever l'individu, à consolider la famille, à réchauffer le patriotisme, à promouvoir un idéal humain ? — Notre réponse a été franchement affirmative, quelles que puissent être les dates et les origines assignées aux différents livres qui composent le recueil traditionnel.

2<sup>o</sup> L'enseignement moral, purement rationnel et philosophique, est-il constitué dans notre pays de telle façon, avec assez de solidité, sous une forme assez pleine et assez riche, pour que nous devions dédaigner d'avoir recours à l'instruction morale que nous offre la Bible ? — Notre réponse, cette fois-ci, n'a pas été moins franchement négative devant les hésitations, les flottements et les défaillances que font ressortir les plus récents événements.

J'ose croire que ma pensée ainsi rétablie pourra

(1) A la date du 29 janvier 1911, décision confirmée depuis par le Ministre de l'Instruction publique.



être accueillie aussi bien du côté des positivistes que des spiritualistes, par les catholiques que par les protestants.

Mais après que j'ai déclaré que « la réintroduction de la Bible dans l'éducation morale » est pour notre époque et pour notre civilisation « une nécessité morale de premier ordre », je sens très bien que je n'ai fait que poser le problème et que je ne l'ai pas résolu.

Ah ! si M. Éloi Pépin, au lieu de prétendre m'enseigner lui-même l'exégèse biblique, m'avait dit : Comment traduirez-vous votre programme sous une forme pratique, applicable à nos mœurs et à notre législation ? — il m'aurait mis, je le confesse, dans un sérieux embarras.

Je veux cependant tenter de répondre à la question qu'il ne m'a pas posée, mais que plus d'un lecteur de *la Coopération des Idées* a eue sur les lèvres, et j'y répondrai en proposant quelque chose d'analogue à ce qui a été tenté en pays protestants, Suisse, Angleterre, à savoir la rédaction d'un manuel de morale biblique, rédigé dans des termes tels que nul catholique n'y sente la plus légère atteinte à la neutralité religieuse, qu'aucun rationaliste de bonne foi n'y puisse voir une tentative de propagande. Ce manuel compléterait — ou remplacerait — les livres de morale présentement adoptés dans les écoles primaires officielles. Est-ce chercher la quadrature du cercle ? Est-ce impossible à réaliser ? Non, du moment où nous cesserons de faire de la laïcité la couverture de l'anti-christianisme.

MAURICE VERNES.



## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### ENSEIGNEMENT D'ÉTAT

*Le Samedi* rapporte qu'un professeur de droit disait dernièrement : « Nous leur apprenons bien des choses ennuyeuses, à ces jeunes gens, dont ils n'auront que faire et dont nous ne sommes même pas toujours très sûrs nous-mêmes, et cela n'a en somme, qu'une utilité, c'est qu'ils font un peu moins la noce. »

Mais peut-être feraient-ils moins la noce encore s'ils restaient chez eux en s'employant à un travail utile. Et ce serait moins abêtissant pour eux et moins onéreux pour les contribuables.

### SYNDICALISME CATHOLIQUE

Extrait d'un article sur « les conflits ouvriers et les catholiques en Belgique », du *Bulletin d'informations religieuses et sociales* :

« Il y a six mois, une grève éclata dans les papeteries de Eurnhout. Ces usines sont, pour la plupart, administrées par des patrons catholiques. Mais ce catholicisme n'exclut pas toujours un conservatisme assez étroit... Il s'agissait de l'éternelle question syndicale et du droit qu'ont les ouvriers de s'unir pour la défense de leurs intérêts... La défense qu'ils portèrent à la connaissance de leurs ouvriers, d'appartenir à « quelque syndicat que ce fût », ruinait l'œuvre des catholiques, qui visent à embrigader les ouvriers dans des syndicats de défense d'intérêts et de moralité, et

non dans un but de guerre sociale. Par la faute des socialistes, la mesure patronale fut saluée par une grève, puis par un lock-out qui dura plus de six mois. Rapidement, la lutte fut circonscrite entre les syndicats eux-mêmes, et la logique des faits amena non seulement les catholiques, mais le clergé lui-même, à soutenir oralement et pécuniairement les intérêts des syndiqués catholiques.

« Au début de janvier dernier, une grève éclata dans les charbonnages du bassin de Liège. Il s'agissait ici d'un litige à propos de l'interprétation de règlements d'ateliers. Les syndicats chrétiens, ici encore, non seulement se virent autorisés par leurs leaders catholiques à prendre part à la grève générale, mais l'évêque de Liège, très nettement conservateur pourtant, voulut lui-même venir en aide à ses ouailles, — sans d'ailleurs apprécier le bien-fondé de leurs revendications.

« En ce moment, à Eeclos, à Ingelmunster et à Lessines — Flandre et Hainaut — les syndiqués chrétiens ont déclaré la grève en vue d'obtenir une augmentation de leurs salaires, d'ailleurs vraiment dérisoires. Les patrons ont répondu à la grève par le lock-out. Et comme nos Flamands — aussi bien les patrons que les ouvriers — sont réputés pour avoir la tête dure, on doit prévoir une résistance à outrance. Il est certain que les patrons peuvent, s'ils le veulent, accorder l'augmentation sans nuire à leur industrie. Dans ces conditions, le R. P. Rutten, des Frères Prêcheurs, qui n'a pas hésité, étant prêtre et religieux, à aller six mois comme salarié travailler à 1.200 mètres sous terre, dans un charbonnage, dans un but de documentation sociale, le R. P. Rutten, dis-je, a pris l'initiative d'un appel que publient les journaux,

en vue de soutenir les intérêts des ouvriers lésés...

« On parle de socialisme catholique à ce propos. Mais qui prétendra que la grève et le syndicat soient essentiellement révolutionnaires ? L'Encyclique *Rerum Novarum* les approuve et les recommande, quand les moyens de conciliation en vue d'obtenir un résultat légitime échouent. »

### L'INFLUENCE DES FEMMES

Livrée à elle-même, la « démence occidentale » ne peut que s'accroître encore.

Nous avons eu le vote des hommes : nous aurons le vote des femmes. Celles-ci y perdront le peu d'influence sociale qu'elles ont encore.

Et ce n'est pas un paradoxe. Relisons cette lettre de Tocqueville à Mme Swetchine : « Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence que les femmes exercent toujours en cette matière, *influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte*. Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral, qui se manifeste ensuite dans sa politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois, dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir et même l'ambition. »



En général, les féministes manquent de l'esprit de finesse, et elles sont incapables d'entendre cela, — et autre chose.

#### UNE EXPOSITION DU LIVRE ET DE LA PRESSE

Une exposition du Livre et de la Presse va être organisée à l'Exposition de Roubaix, sous les auspices du Comité national des Expositions coloniales, par le syndicat de la Presse coloniale et le *Courrier de la Presse*.

Le but est de réunir dans un pavillon qui sera édifié spécialement d'après les plans de l'ingénieur Laillet, tout ce qui est publié sur les questions coloniales ainsi que les ouvrages pouvant être utiles ou agréables à des coloniaux.

Un catalogue spécial de tous les volumes ainsi exposés sera édité pour être remis gratuitement à tous les visiteurs.

Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à Paris : au Syndicat de la Presse coloniale, rue des Halles, 2 ; ou au *Courrier de la Presse*, 21, boulevard Montmartre.

PAR TOUS.

---

### Les Livres qui font penser

---

**Les Types familiaux. Fonction et classification, valeur éducatrice, natalité,** par PHILIPPE CHAMPAULT, 2 francs (*A la Science sociale*, 56, rue Jacob). — On connaît de Demolins la distinction, tout empirique, superficielle, entre les sociétés communautaires et particularistes. L'auteur divise les types familiaux en trois classes : commu-

nautaires, semi-particularistes et particularistes. Et ces trois classes sont subdivisées en neuf genres. C'est assez ingénieux, mais arbitraire. Restons-en aux classes. Pour M. Philippe Champault, le progrès consiste à passer du type communautaire au type particulariste. Les classes sont donc établies « d'après le développement dans l'individu de l'aptitude à résoudre les difficultés de l'existence : *recours à la collectivité providence décroissant, formation individuelle croissante* ». Ainsi donc : « Par communautaires, nous entendons non pas ceux qui vivent dans une communauté, mais ceux qui vivent d'une communauté et par une communauté ; ceux qui sont dressés à résoudre les difficultés de l'existence non par eux-mêmes, mais par le recours à une collectivité providence, en première ligne la famille, puis le clan et l'État. Par semi-particularistes, nous entendons ceux qui, dans certains cas, résolvent encore les difficultés de la vie par des groupements tout faits, et en particulier par la famille, mais qui, dans d'autres, agissent par eux-mêmes ou par le recours à des groupements à but spécialisé. Enfin, les particularistes sont ceux qui sont capables de résoudre par leurs propres forces à peu près toutes les difficultés de la vie, sauf à créer, surtout dans les milieux plus compliqués, des groupements spéciaux unissant en faisceau les initiatives individuelles disciplinées pour un effort déterminé. »

L'auteur est un théologiste. Il ne saurait donc considérer la morale et la religion comme d'ordre naturel. Et cela, combiné avec le souci de traiter scientifiquement les problèmes sociaux, aboutit à ce curieux matérialisme : « Mais si la religion est indispensable aux individus et aux sociétés, écrit-il, elle n'en reste pas moins étrangère aux différents modes de constitution de la famille et à leur retentissement sur la formation des individus. En effet, la religion et sa morale éclairent et fortifient, pacifient et harmonisent, élèvent et perfectionnent sous une foule de rapports les individus et les groupements, et par conséquent les types familiaux ; mais elles s'adaptent à tous les milieux ; et par là même (sauf le cas du mariage indissoluble), elles n'ont produit ni une évolution proprement

dite, ni une transformation véritable, dans les modes d'organisation naturelle de la famille ; elles ne sont pas spécificatrices des types familiaux... Il suit de là que les différences qui constituent les types de leur espèce, lesquelles importent seules ici, sont à peu près uniquement d'ordre naturel. » Ainsi, c'est de la plaine que provient le type communautaire, c'est la montagne qui crée le type particulariste. Les disciples théologistes de Demolins reprennent ici, à leur compte, le matérialisme géographique et économique des Buckle, Karl Marx, Metchnikoff et Pépin.

C'est que leur méthode est incomplète. Demolins a rétréci encore l'empirisme de Le Play. L'observation, vraiment, est insuffisante. Elle ne saisit pas, ce qui importe surtout en sociologie, la continuité. Il faut observer, sans doute ; mais il faut suivre, il faut comprendre. C'est pourquoi la filiation est la méthode propre à la sociologie. Elle seule découvre la constance à travers la diversité, c'est-à-dire la loi.

Les disciples de Demolins ne voient que la diversité, et ils s'y arrêtent. De là, leur manie de classification à l'infini. Et pour eux, la classification n'est pas une commodité pour l'étude ; mais bien une réalité objective. Ils croient connaître la société communautaire et la société particulariste.

Si l'on peut sourire de leur admiration naïve pour les Anglo-Saxons particularistes, il faut reconnaître que leurs travaux ont quelque utilité pour la science sociale. Ils amassent des matériaux. Aux sociologues de les utiliser.

Revenons à l'étude, très fouillée, très intéressante de M. P. Champault.

La famille a pour fonction l'éducation et la procréation. Il va sans dire que l'auteur accorde la plus haute valeur éducatrice au type particulariste. Mais on verra mieux les insuffisances de sa méthode et de sa doctrine avec la grave question de la natalité.

Il formule cette loi : « La natalité est florissante toutes les fois que, en vertu du type familial, la génération adulte a besoin d'enfants, ou, à tout le moins, n'est pas gênée



par les survenances d'enfants. » Cela pourrait se soutenir si les enfants rapportaient dès leur naissance ; mais il n'en est pas ainsi, même chez les plus misérables. Et s'il en devient ainsi, artificiellement, par des primes, cela pourra pousser à procréer des enfants au hasard, malencontreusement le plus souvent ; mais non à les faire vivre, à les élever, ce qui importe surtout. Dans les questions sociales, l'empirisme matérialiste est toujours en défaut. C'est pourquoi les savants spécialistes sont les derniers des hommes à consulter sur ces sujets.

M. Champault doit à sa thèse préconçue d'affirmer que le type particulariste est le plus favorable à la natalité, et il cite ainsi les États-Unis et l'Angleterre comme « jouissant d'une belle natalité ». Eh bien, c'est une erreur. Quoique ayant conservé le droit d'ainesse, l'Angleterre est la seule grande nation européenne où l'excédent des naissances sur les décès diminue ; quoique ayant la liberté testamentaire, les États-Unis n'ont pas une natalité supérieure à la France ; enfin, la natalité de l'Australie est bien inférieure. Est-ce parce que le particularisme développe outre mesure la capillarité sociale, ce facteur considérable de dépopulation ? Le fait n'en est pas moins certain, et il va à l'encontre des théories de M. Champault. Pour ma part, je crois avoir démontré, dans mon livre *Croître ou disparaître*, qu'une haute natalité, en quantité et en qualité, était en rapport avec une forte constitution de la famille, et que cette forte constitution de la famille dépendait de l'ordre général, — en plaine ou en montagne.

C'est surtout aux solutions qu'elle propose qu'une doctrine se justifie. Voyons donc pour celle-ci.

Il faut, nous dit l'auteur, que du type communautaire, le ménage français passe au type particulariste : « Il faut que nous fassions nôtres les qualités maîtresses de l'Anglo-Saxon. » Mais nous venons de voir que ces « qualités » n'empêchent nullement la natalité de décroître. Et puis, comment modifier ce type, s'il est le produit nécessaire des conditions physiques ? Et si l'on peut, à volonté, le modifier, comme on nous y engage, c'est donc qu'une idée a quelque vertu pour annihiler les fatalités géographiques. Ainsi, une croyance, une idée morale, sociale, à

l'occasion, agissent sur le fameux type. Et si elles agissent maintenant, elles ont toujours agi. Pourquoi dire alors que la religion reste « étrangère aux différents modes de constitution de la famille et à leur retentissement sur la formation des individus » ?

Ce qui suit est excellent, parce que positif ; mais contre l'école. Il est vrai que l'auteur termine en préconisant les expédients étatiques : primes, impôts, emplois, retraites, etc., dont j'ai assez montré l'inanité sans qu'il m'ait été répondu sérieusement jusqu'ici. L'étatisme n'est pas le socialisme positif, et il est peu propre, semble-t-il, à développer l'initiative individuelle. Je me garderai, d'ailleurs, de reprocher à l'auteur ses contradictions, car nous leur devons de belles pages et d'intéressants documents dont une trop stricte fidélité à l'école nous eût privés.

Mais qu'il s'en persuade : il n'y a pas de solution sociale partielle. Il n'y aura pas d'individualité forte s'il n'y a pas d'éducation ; il n'y aura pas d'éducation s'il n'y a plus de famille qui l'entreprenne et de religion qui l'anime ; et il n'y aura bientôt plus de famille solidement constituée et de religion organisée si la société n'est plus dans l'ordre, si elle n'est plus guidée, réglée, conseillée par un pouvoir temporel et un pouvoir spirituel bien distincts, et celui-ci dominant celui-là. C'est toujours l'ordre qui est la base. Et l'on n'édifie rien sans base. Or cet ordre, il n'y a que le positivisme qui l'établisse définitivement et universellement, par la synthèse, la synergie et la sympathie. Ce n'est pas par des exhortations que les hommes se disciplinent, c'est par des forces de coercition, de persuasion ou d'exaltation. Celles-ci dispensent des autres. Mais les autres seules les peuvent suppléer. Comment M. Champault peut-il penser que la morale positive n'a pas de sanctions ? Elle n'a que celles qui sont nécessaires à la grandeur humaine ; mais ce sont les plus efficaces parce que les plus immédiates et les plus sûres.

L'auteur nous annonce une suite à son consciencieux travail, si substantiel ; j'aurai donc l'occasion d'y revenir.

**L'Éducation syndicale**, par AUGUSTE KEUFER, o fr. 35 (La fédération des travailleurs du Livre, 20, rue de Savoie.) —



Avec une légitime fierté, Keufer peut écrire dans l'avant-propos de cet excellent petit livre : « L'idée, les méthodes exposées sont le résultat de l'expérience acquise au cours de trente années de luttes, de collaboration au mouvement ouvrier général. J'ai voulu, en écrivant ces lignes, défendre la méthode organique, mise en opposition avec la méthode révolutionnaire. » Il dit bien : « méthode organique » et non « réformiste ». Et cela vaut d'être signalé. Le réformisme est de la politiquerie comme le révolutionnarisme : ce n'est pas du syndicalisme social. Ce syndicalisme n'attend rien que de l'organisation, de l'ordre. Et c'est pourquoi il a contre lui toutes les puissances de ruse et de violence, — celles d'aujourd'hui et celles de demain.

« Voilà plus de trente-cinq ans que je remplis des fonctions syndicales, écrit Keufer, et jamais, à aucun moment, je n'ai négligé d'affirmer cette opinion que le syndiqué ne doit pas borner ses préoccupations au seul domaine de la corporation. Pour devenir un excellent syndiqué, compétent, capable de mieux défendre ses intérêts lorsqu'il est en présence d'un patron ou des fonctionnaires publics, il a pour devoir de se familiariser avec toutes les questions professionnelles, acquérir les aptitudes techniques que lui donne l'expérience des choses de son métier. Il doit aussi étudier les questions sociales, les diverses doctrines soumises à son examen, considérées par leurs disciples comme susceptibles de résoudre le problème social. Cette étude, en raison de l'exercice intellectuel qu'elle provoque, habitue au raisonnement celui qui étudie, elle le prépare à la tolérance et à réfléchir avant de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre doctrine en présence. Je ne connais pas de meilleur procédé pour exciter la curiosité des travailleurs, pour respecter leur liberté de penser, enfin pour leur inculquer des idées générales et par suite donner de plus solides assises à leur jugement, surtout si l'instruction première n'est pas trop sommaire. »

Les chapitres sur « les meneurs », la « valeur personnelle des syndiqués » sont à faire lire et méditer. Il a quelque temps, un journal conservateur — je ne le nomme pas, car ils sont tous capables d'en faire autant — publiait en première page, sous ce titre : « Les bénéficiaires de la



Révolution », une liste des principaux chefs ouvriers avec le chiffre de leurs appointements, allant de 150 à 350 francs par mois. Keufer, cet homme parfaitement désintéressé et d'une probité toute prolétarienne, était inscrit pour 300 francs. Au journaliste de boulevard, qui s'enrichira probablement à faire du chantage ou à élucubrer de la pornographie, cela semblait scandaleux que Keufer, dans ce formidable labeur d'organisation qui est le sien depuis trente ans, pût gagner son pain et celui d'une nombreuse famille. Mais il y a plus. Le journal conservateur faisait appel ainsi aux plus anarchiques, aux plus détestables sentiments de sa clientèle ouvrière. A-t-il la sottise de penser que l'envie, cette plaie envenimée du prolétariat, ferment de toutes les démagogies, se pourra jamais circonscrire dans les limites fixées par les vrais « bénéficiaires de la Révolution », les profiteurs de l'anarchie que sont les conservateurs.

Tous ceux qui souhaitent sincèrement le retour à l'ordre, je les engage à lire ce bon petit livre. Ils n'y apprendront pas tout ce qu'est et ce que peut être le syndicalisme, qui est la contre-révolution en action; mais ils reconnaîtront ce que vaut un vrai syndicaliste.

**Mensonges et Vautours coloniaux. L'Indo-Chine en déliquescence**, par l'explorateur COMBANAIRE, 3 fr. 50 (chez l'auteur, à Châteauroux). — D'une manière amusante, l'auteur nous décrit d'abord les ridicules, les travers, voire les vices des coloniaux français en général, et ceux de Saïgon en particulier. Mais nous les connaissons.

Voici une constatation plus intéressante : « En principe, jamais une plantation importante créée par des Européens n'a pu réussir en Cochinchine, et cependant on peut dire que d'énergiques efforts ont été tentés et des sommes importantes englouties. Il y a lieu toutefois de faire trois exceptions : Cu-Lao-Gien et Cai-Muon, dirigés par les missionnaires avec le sens pratique et l'esprit de suite qu'ils apportent à toutes leurs entreprises. L'autre appartient à un fonctionnaire avisé et tenace qui fut, en Cochinchine, le véritable créateur des plantations de caoutchouc. » Pourquoi M. Combanaire reprend-il alors cette vieille rengaine de journalistes ignorant sur l'insuffisance de

colons et la surabondance de fonctionnaires dans nos possessions ? D'abord, moins il y aura de colons en Indo-Chine, surtout de planteurs, mieux cela vaudra. M. Combanair nous dit : la totalité des fonctionnaires français atteint environ 5.500, en augmentation toujours croissante, et la totalité du contingent administratif varie entre 23 et 24.000 unités. Pour la douane, en huit ans, la progression a été de 80 p. 100, alors que les recettes douanières ne se sont accrues que de 40 p. 100. Eh bien ! ce n'est pas dans le nombre des fonctionnaires qu'est le mal. Il n'y en aura jamais assez. C'est dans leur recrutement et dans leur emploi. Il y a trop, beaucoup trop de paperassiers à Saïgon et à Hanoï, il n'y aura jamais assez d'éducateurs, d'organiseurs, de véritables administrateurs dans la brousse. Dans son beau livre, *Domination et Colonisation*, M. J. Harmand a fait remarquer la sottise de Bismarck disant : « L'Angleterre a des colonies et des colons ; l'Allemagne, des colons et pas de colonies ; la France, des colonies et pas de colons. » Tant il est vrai que « le génie lui-même ne saurait se passer de certaines connaissances élémentaires ».

Mais si M. Combanair a ces connaissances, il a aussi cet esprit spécial des aventureux et hardis compagnons qui vont tenter fortune dans nos possessions et qui s'imaginent qu'elles n'existent que pour cet objet. C'est assez excusable, d'ailleurs. Pour eux, tout est hostile : le sol, le climat, l'indigène, l'Administration. Ils s'exaspèrent contre tout. L'auteur en a surtout à l'Administration, et non sans raison. Il nous dit son incurie, la gabegie générale. Mais, peut-être, y met-il trop de « littérature ». On souhaiterait des faits plus précis, et froidement exposés.

A noter, en passant : à Saïgon, où le Chinois s'enrichit, il y a près de 200 Français indigents, sans autres moyens d'existence que la charité ou les expédients.

Le chapitre le plus instructif est certainement celui que l'auteur consacre aux « monopoles » et aux tripotages administratifs et financiers auxquels ils donnent lieu. Il en va de même dans la métropole. Mais c'est le parlementarisme.

Pour conclure, M. Combanair propose quelques réformes.



« On a vu, dit-il, en 1908, ce que peut entraîner, pour la colonie, les choix inconsidérés de personnalités dangereuses imposées par la métropole. Un blackboulé du suffrage universel, bombardé résident supérieur, faillit mettre l'Annam à feu et à sang par la déposition impolitique du jeune empereur Thanh-Thai pour cause de folie. Les déments n'étaient point à Hué, mais bien au pavillon de Flore. » Et il ajoute : « L'Indo-Chine ne peut être sauvée de l'imminente débâcle que par une coupe sombre et impitoyable des fonctionnaires inutiles ou malfaisants. » Le budget est en déficit. Or les fonctionnaires français coûtent au moins 48 millions de francs. D'après l'auteur, on en pourrait économiser un tiers.

Ce serait une fâcheuse économie, — et d'ailleurs impossible à réaliser. Notre régime électoral ne se soutient qu'en accroissant ces dépenses, — et les Français tiennent à leur infirmité politique. Loin de diminuer le nombre des fonctionnaires en Indo-Chine, on va les augmenter. Là-contre, nous ne pouvons rien. Le régime électoral ne sautera que par la banqueroute ou la révolution sociale. Notre espoir n'est plus que là, hélas ! En attendant, je le répète, il y a mieux à faire qu'à restreindre le nombre des fonctionnaires : c'est de les mieux recruter, de les mieux employer.

M. Combanair terminant en nous conseillant de « changer ou échanger ». Changer notre manière coloniale ou échanger l'Indo-Chine contre l'Alsace-Lorraine. C'est très joli. Mais pour échanger, il faut être deux d'accord. Sinon, c'est reprendre, et dans ce cas il n'y a aucune compensation à offrir.

**Fausse route. La question du travail**, par LOUIS LENORMAND, 0 fr. 75 (Marcel Rivière, éd., 31, rue Jacob). — L'acteur part de cette vérité, trop ignorée des socialistes, que le paupérisme est suscité beaucoup plus par l'insuffisance de la production que par les vices de la répartition. « En fait, dit-il, la vie économique de la France repose sur l'action intellectuelle et physique de moins de quatorze millions de travailleurs, et on ne saurait actuellement obtenir une amélioration sociale bien sérieuse par la seule modification de la répartition des richesses. Pour



répartir, il faut avoir. Et nous n'avons pas assez de produits pour assurer une existence convenable à ceux qui y ont droit. Il y a donc lieu, avant toutes choses : 1° d'amener au travail ceux qui peuvent agir et ne font rien ; 2° d'orienter vers le travail utile ceux qui s'occupent d'une manière vaine ou nuisible ; 3° d'augmenter la production de ceux qui travaillent aujourd'hui. » Sans plus. Mais c'est là l'immense question de l'organisation du travail, toute la reconstitution sociale, — et cela ne se résout pas, sans méthode, sans doctrine, en cinquante pages.

Ainsi, M. Louis Lenormand se trompe lourdement quand il imagine que tout le mal provient des lois sociales, qu'il appelle la « législation de la misère ». Cette législation s'est imposée comme un expédient contre les excès de l'anarchie économique. On a dû réglementer, par exemple, le travail des femmes et des enfants, parce que cette odieuse exploitation peut aller jusqu'à l'assassinat. Et nous savons qu'elle y a été quand rien ne la contenait.

Après s'être élevé contre les lois restrictives de la liberté du travail, l'auteur nous propose d'ailleurs d'en établir d'autres qui seraient bien plus restrictives... et chimériques : pour un minimum de salaire, pour remédier au chômage, servir une retraite aux travailleurs, secourir en cas de maladie ou d'infortune. « Et cela, dit-il, non comme une aumône, mais comme un dû. La législation sera dans son rôle en assurant l'existence de ceux à qui elle a si étroitement mesuré la fortune. »

L'auteur a pensé que l'observation personnelle, quelque bon sens, beaucoup de bonne volonté suffisaient pour débattre cette question de l'organisation du travail. Il y faut plus. Ainsi, il a traité, en passant, de la natalité, et, naturellement, il a proposé les moyens les plus contradictoires pour la développer. Je l'étonnerais fort, sans doute, en lui disant que le plus efficace, avec la suppression du divorce et la liberté testamentaire qu'il réclame aussi, serait l'interdiction complète du travail salarié des femmes.

**Politique de l'histoire de France**, par FAGUS (Bibliothèque de l'Occident, 17, rue Eblé). — Ici, Fagus a suivi les *Lettres sur l'histoire de France* de M. l'abbé de Pas-

cal, où celui-ci, « imbu d'un calme zèle apostolique, paisiblement dégage des nuées de la mauvaise foi et de l'ignorance des évidences obnubilées ». Mais avec sa propre pensée.

C'est trop condensé pour être résumé. Fagus nous mène des origines de l'Église et de la royauté française à nos jours, de l'effort juvénile pour construire à notre rage sénile de détruire.

L'empire romain achève de se décomposer. « Tandis que les villes moribondes, grâce aux évêques, renaissent cités, les moines ressuscitent les campagnes. Leur œuvre est le sublime art roman, où il faut entendre non la seule architecture religieuse, mais tous les arts, tous les métiers, recréés, créés. » Dès lors, le peuple se rallie autour des vaillants, des forts, des saints. Et voici le rude baron, bardé de fer, et assumant tous les lourds devoirs d'une épée. « Creusons cette féodalité d'origine en général assez méconnue. Leur principe est donc l'association, si merveilleusement fécond : ordres religieux ou chevaleresques, confréries, corporations, municipalités, guildes, hanses, pèlerinages, croisades, pacte hiérarchique, il revêt toutes formes. Dogme admirable : l'engagement mutuel, où la terre est incluse, la profession, la fonction incluses, tout inclus, et du plus infime au plus haut, du serf de la glèbe au suzerain. Pour lien la confiance, pour sanction l'honneur, pour aiguillon la nécessité. Féodalité vient de *fec-dum*, mais quoi qu'en disent les linguistes, je jure que *feodum* vient de *fides*. » L'Église épanouit alors sa fleur sublime, la chevalerie : « Défendre le Christ en l'ami du Christ : le faible. Par quoi s'implante le respect de la femme. » Ainsi, la vie sociale s'anime, tout renaît autour du monastère, de la cathédrale, du donjon, du beffroi. Vie intense. « Le code d'Étienne Boileau, les Établissements de saint Louis ne représentent pas le plan d'un édifice à dresser, ils décrivent l'armature d'un édifice si solidement assis qu'il ne croulera qu'en 89 avec toute la vieille France. »

Mais à ces forces, il faut une discipline ; à ces hardis compagnons, il faut un chef. Ce sera le roi. Fagus nous dit de quoi il émane, et quelle mission il sert. Mais il



relève aussi ses erreurs. Avec sa conception césarienne de la monarchie, Philippe le Bel portera les premiers coups à l'équilibre féodal et à l'équilibre chrétien qu'il a charge de maintenir. « On exagère « l'absolutisme » de Louis XIV, dit-il ; le vrai monarque absolu, c'est Philippe le Bel ; il le fut en tout. » Dès lors, on peut noter l'obscurcissement croissant du sens royal. A partir de Louis XIII, le roi s'éloigne du peuple. Et « la nation ne percevant plus l'utilité de sa fonction royale perd toute dévotion à la personne du roi ». Ici, Fagus s'en prend à l'opinion publique. Il l'entend mal. L'opinion publique est une force. Et, comme toutes les forces, il faut l'organiser et la diriger. Elle est devenue une puissance d'anarchie. Mais on n'entreprendra rien contre elle. Nous ne reconstruirons que lorsque nous aurons su en faire une puissance d'ordre. Sans doute, il est plus profitable de cuisiner des majorités électorales, il est plus facile de rêver au miracle d'un « coup » ; mais c'est misérablement vain. Nous ne pourrions espérer que lorsque les meilleurs Français s'en apercevront.

« Depuis Fénelon, dit Fagus, tous liens, toutes traditions, toute foi, toute matière et toute réalité, autel, trône, foyer, patrie, les jésuites, le moyen âge, les moines, l'héroïsme guerrier, sont pêle-mêle discutés, vitupérés, railés, au nom des sentiments, en vertu de théories : c'est Satan le logicien. Des nuées d'honnêtes somnambules noyaient toutes certitudes dans les brumes déformantes de leurs tyranniques utopies ; des cohues de « philosophes », professionnels ou amateurs, déchiraient ou grignotaient tous les fondements sociaux, humains comme sur-humains ; au-dessous, la multitude des déclassés aux faméliques mandibules, basochiens, jugeaillons, médocastres, gens de lettres, laquais, folliculaires, moucherons de ruelle, grands hommes de borne et de taverne, ceux-là qui selon la prophétie cornélienne :

Si tout n'était perdu ne sauraient subsister,

se ruaient à la curée des restes. » Le roi ne représente plus l'idéal français : la croisade. On n'a donc plus besoin de chef. L'opinion publique sur quoi reposait la monar-



chie s'émiette, s'affole. On l'enthousiasme pour une contre-croisade. Et ce sera la Révolution. Le peuple sera dupe de la bourgeoisie. « Dès lors, toutes aristocraties, matérielles ou spirituelles, sont définitivement exclues, royauté, noblesse, clergé, armée, lettres et arts, tout aussi bien que le peuple. La classe moyenne dirige, à l'aide de tous ses vices, médiocrité, égoïsme, cupidité, pusillanimité féroce, envie... La propriété aura tous les droits, ou plutôt représente l'unique droit, et n'assume aucun devoir ; tout à la jouissance immédiate par tous les moyens bas, comme le proclamera le « enrichissez-vous » d'un ministre qui du moins mourut pauvre. Quant au nouveau roi, né de l'émeute, voué à l'émeute, que pourront ses qualités personnelles contre la latente anarchie ni plus ni moins que contre l'Europe ? La conséquence était fatale ; la seule force existante, encore naissante et faible, mais que l'industrialisme renforçait de jour en jour, — le prolétariat, — frustré, opprimé, affamé, exigea sa légitime part de cette immédiate jouissance prêchée comme le seul but de la vie. Ce sera 1848, première révolution sociale. Le règne de Napoléon III, en dépit d'un impuissant bon vouloir du souverain, ne pouvait que continuer, aggraver un tel état. Son histoire se formule : triomphe de la franc-maçonnerie par le renversement du Saint-Siège et l'abaissement de l'Autriche, abaissement de la France par le triomphe du principe des nationalités, hégémonie de l'Angleterre, hégémonie de la Prusse. La troisième République est le développement de la guerre sociale. »

Reste demain. Il sera fait de notre volonté intelligente de vivre.

**La Fosse aux lions**, par ÉMILE BAUMANN, 3 fr. 50 (Bernard Grasset, éd., 61, rue des Saints-Pères). — L'auteur de *l'Immolé* est un mystique, c'est-à-dire un théologiste absolu. Il a la hantise passionnée de la souffrance et de la mort. Il n'aime donc du passé que ce qui fut rude, inhumain. Ce qu'on en retrouve encore, par exemple, dans le Bocage vendéen. Et ce n'est pas une « fosse aux lions », mais une sépulture. Artistiquement creusée, d'ailleurs.

Philippe de Bradieu ne cherche pas à ranimer du passé

la haute sagesse humaine de l'Église ni la douce sociabilité de l'ordre français. Son action est puéride, son sacrifice est ridicule, puisque ce n'est que pour renoncer et mourir. On comprend que son père, le comte de Bradieu, devienne fou dans ce tombeau du vieux manoir.

Après avoir fait une déclaration d'amour à Alix, sa belle-fille, le comte de Bradieu, dans un accès de folie, tue son petit-fils. Et c'est la mère qui console le père en lui disant : « Philippe, ne te désespère pas. Je savais bien que Dieu ne pouvait nous abandonner. Je vais te dire quelque chose dont je ne doute plus maintenant : je suis enceinte... » Et le prêtre ajoutera : « Il fallait un chérubin de plus pour fêter dans le ciel ce jour de Pâques. » Et Philippe remerciera Dieu de l'avoir choisi pour une telle épreuve. On se demande comment le catholicisme, si profondément humain, peut provoquer parfois de telles aberrations.

Les beautés de ce roman ne sont pas de celles qui exaltent.

**La petite Papacoda**, par PAUL REBOUX, 3 fr. 50 (Fasquelle, éd., 11, rue de Grenelle). — Voici Naples et les Napolitains — en quelques traits. Un grand seigneur ruiné, un artiste, des marchands, le peuple et ses bas-fonds. Les ridicules et les vices seuls sont pittoresques. Ici, c'est le jeu, la paresse, la superstition, la vanité... Les filles se prostituent sans laideur ; les parents sont volontiers entremetteurs, mais avec ingénuité et sans ignominie. La repoussante saleté et l'épouvantable misère napolitaines, l'auteur ne les montre qu'en passant, et pour la couleur du cadre. Évidemment, il a le souci de ne pas nous attrister.

La grande affaire de cette population, et peut-être sa principale industrie, c'est l'amour. Elle s'y donne avec frénésie, et jusqu'au crime. Là, seulement, le Napolitain cesse de nous faire sourire.

L'histoire d'amour était donc inévitable. M. Paul Reboux n'a pas cherché à l'éviter. Il s'est appliqué à la conter avec art.

Un vieux marchand de vieilleries plus ou moins authentiques, et plutôt moins, s'éprend d'une petite ouvrière



**Bernard GRASSET, Éditeur**

61, rue des Saints-Pères, 61. — PARIS

---

COLLECTION

**“ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”**

Sous ce titre, la *Librairie Bernard Grasset* commence la publication d'une série d'études sur *les milieux littéraires, politiques et sociaux de ce temps*. Ces études, confiées à des spécialistes qui apporteront à leur tâche, avec toute la documentation désirable, le plus grand souci d'impartialité, ont pour objet de fixer dès maintenant et le plus exactement possible la physionomie de notre époque. Chaque étude forme un élégant volume de 200 à 250 pages et se vend séparément 2 fr.

---

A paru dans la collection Les Études Contemporaines :

**Le CULTE de l'INCOMPÉTENCE**

Par **Émile FAGUET**, de l'Académie Française

Un volume in-16, 240 pages. . . . . 2 fr.

---

**La Sorbonne Contemporaine**

Par **Pierre LEGUAY**

---

Vient de paraître dans la collection “ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”

Docteur **GRASSET**

**Le Milieu Médical  
et la Crise Médico-sociale**

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

---

VIENT DE PARAÎTRE :

**ÉMILE FAGUET**, de l'Académie Française.

**COMMENTAIRE DU DISCOURS**

SUR LES

**PASSIONS DE L'AMOUR**

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50



# CROÎTRE OU DISPARAÎTRE

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

PERRIN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

---

# LA CRISE SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(Troisième édition)

Un volume in-16 de 375 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice, Paris

---

# AUGUSTE COMTE ET SON ŒUVRE

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

*Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,*

*Prix : 2 fr. 50*

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

---

# L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française  
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (*franco : 6 fr. 60*)

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

# La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (*franco : 5 fr.*)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

---